

## USHIROMBO : RELIGION ET POLITIQUE DANS UNE MISSION TANZANIENNE DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

[Francis Nolan](#)

Karthala | « Histoire et missions chrétiennes »

2007/4 n°4 | pages 71 à 85

ISSN 1957-5246

ISBN 9782845869028

DOI 10.3917/hmc.004.0071

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-histoire-monde-et-cultures-religieuses1-2007-4-page-71.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Karthala.

© Karthala. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Ushirombo : religion et politique dans une mission tanzanienne du XIX<sup>e</sup> siècle

FRANCIS NOLAN

LE CARDINAL LAVIGERIE DONNAIT beaucoup de directives pratiques aux premiers Pères Blancs pénétrant en Afrique de l'Est. Mais son conseil concernant l'établissement de royaumes chrétiens en Afrique, suivant le modèle de l'union de l'Église et de l'État dans la France pré-révolutionnaire, n'a jamais eu aucune chance de succès. Le Buganda, apprécié par Stanley comme un royaume bien organisé et puissant, était la destination de la première caravane. Cette politique fut un échec dans la mesure où elle provoqua des guerres civiles dont les anglicans sortiraient avec une influence politique majeure. En Tanzanie, dans la période pré-coloniale et la première période coloniale, les disciples de Lavigerie tentèrent une stratégie similaire visant à convertir des chefs puissants, mais ces tentatives demeurèrent également sans succès.

Avant la domination allemande, les deux chefs les plus influents dans le centre-ouest qui était d'une certaine importance commerciale, étaient Isike de l'Unyanyembe (dont le royaume incluait le centre arabe et swahili de Tabora) et le puissant seigneur de la guerre Mirambo qui contrôlait la plus grande partie de l'Unyamwezi, au nord de Tabora. À Kipalapala, à une heure de marche de la capitale de l'Unyanyembe<sup>1</sup>, Hauttecoeur établit une grande base fortifiée pour des esclaves rachetés qui atteignaient presque le nombre de cent.

1. Voir plus loin, p. 88-89, dans l'article de Pierre BLANCHARD, une carte générale des différents vicariats apostoliques d'Afrique orientale avec la localisation des principales missions dont il est question.

### **Missions pré-coloniales et chefferies**

---

La mission chrétienne ne s'occupait que de ses propres affaires. Isike, par contre, s'intéressait beaucoup aux marchandises amenées chaque année par les caravanes. À plusieurs reprises, il visita Hauttecoeur en lui demandant des cadeaux pour ses hommes. En juillet 1889, irrités par les exigences croissantes et exorbitantes d'Isike, et inquiétés par des rumeurs de commerçants arabes et swahili à Tabora, les pères se retirèrent à Bukumbi et beaucoup d'orphelins furent dispersés sans espoir de retour. À quatorze kilomètres de Kipalapala, dans la chefferie voisine d'Uyui, les missionnaires anglicans avaient subi les mêmes exactions d'un chef avide et abandonné leur mission l'année précédente.

Ainsi, les premières missions, catholique et protestante, dans le centre-ouest de la Tanzanie, ne réussirent-elles pas à avoir un impact significatif sur la société locale. Attirés par des chefferies plus grandes, dans l'espoir de pouvoir profiter de leur importance et de leur influence, les missionnaires se retrouvèrent dans des sociétés très centralisées où l'agriculture, le portage et le commerce étaient coordonnés par le chef qui était à la fois chef politique et chef religieux.

Les chefs cherchaient à limiter l'influence des missions et à décourager leur intégration dans la société locale. Mais ils profitaient des ressources matérielles des missions pour accroître leur propre pouvoir. L'expérience des dix premières années montrait que, tant que les chefs absorbaient tous les moyens matériels de croissance et de changement, il n'y avait pas moyen de propager un enseignement religieux radicalement nouveau.

C'est ainsi qu'en 1891, dans toute la partie occidentale de la Tanzanie, il n'y avait, à part Bukumbi sur la côte sud du Lac Victoria, que la mission de Karema, retranchée dans une forteresse construite originellement par l'AIA du roi Léopold, tout au sud sur la rive orientale du Lac Tanganyika. Bukumbi et Karema étaient des chefferies relativement peu importantes, mais les missionnaires y étaient en sécurité et pouvaient y travailler dans un milieu tolérant.

### **Une nouvelle mission pour l'Unyanembe : Ushirombo**

---

Quand Gerboin et ses compagnons de la neuvième caravane arrivèrent d'Afrique du Nord à Bukumbi en novembre 1890, il devait prendre en charge le vaste pro-vicariat de l'Unyanembe où il n'y avait ni postes de mission ni missionnaires. Plutôt que de retourner à une ancienne mission abandonnée, il décida d'établir une nouvelle fondation à Ushirombo, au milieu des Wasumbwa. Ushirombo était à 140 kilomètres au sud-ouest de Bukumbi et à 300 kilomètres au nord-ouest de Tabora. Situé dans une

large vallée entre deux chaînes de collines, le sol y était fertile, la population considérable et les communications favorables. À partir d'Usumbwa, un réseau commercial s'étendait jusqu'à l'intérieur du Congo où Msiri, le fils d'un Msumbwa, avait fondé sa propre chefferie. Des documents témoignent que les marchands Sumbwa arrivèrent au nord aussi loin que le Sud-Soudan en traversant le pays masaï vers la côte, et au sud aussi loin que Kilwa. Les pères connaissaient Ushirombo puisque plusieurs caravanes y étaient passées, sur la route vers Bukumbi. Quelques années auparavant, des marchands d'Ushirombo, passant par Kipalapala, avaient découvert l'utilité du calcul numérique et avaient invité Hauttecoeur à Ushirombo pour le leur enseigner. Depuis la mort de Mirambo il n'y avait plus de chefs particulièrement puissants dans le nord de l'Unyamwezi, mais Ushirombo était assez riche et influent.

« *Un bon chien de garde* »

Néanmoins Ushirombo était une chefferie en état de crise. Un informateur observait que dans la période avant Mirambo, il n'y avait ni serpents ni lions. Le pays était riche et pacifique et n'avait pas de puissance militaire. Malgré cela, la chefferie fut entraînée dans les guerres de Mirambo contre ses voisins Mbogwe. Or, après la mort de Mirambo et celle de son frère Mpandashalo qui lui avait succédé, Ushirombo demeura seul et sans alliés. Mbogwe et les Ngoni détruisirent un village après l'autre et seuls les plus fortifiés furent capables de résister. Les Ngoni, des migrants venus de l'Afrique du Sud et proches parents des Zulu, n'engageaient dans la bataille que trois ou quatre cents guerriers, mais leur technique militaire et leur bravoure dépassaient la force des habitants plus nombreux d'Ushirombo. Quand Gerboin arriva, en 1891, 3 000 personnes étaient concentrées dans Igulwa, la capitale. Les champs de riz autour de la ville avaient été détruits et les Washirombo n'osaient pas quitter leurs villages pour cultiver. L'arrivée des missionnaires était pour le *Mwami* Ndega un don du ciel. Les Ngoni n'attaquaient pas des Européens. Ils avaient en effet été défaits par le canon de Langfeld « qui tuait avant qu'on ne puisse se fâcher\*<sup>2</sup> ». Aussi les chefs Sumbwa voisins s'empressèrent-ils d'établir

\* Abréviations dans les notes : – MM : Maison Mère – les quartiers généraux des Pères Blancs à Alger. La correspondance se trouve à présent dans les Archives du Généralat à Rome. – TBA : Tabora archives archidiocésaines. – CT : Chronique Trimestrielle comprenant des lettres imprimées pour circulation dans la Société des Pères Blancs. – *MdA* : *Missions d'Afrique*, revue de promotion éditée à la Maison-mère des Pères Blancs à Alger.

2. Information orale du chef Lumelezi de Mbogwe

des relations amicales avec les missionnaires. Gerboin notait : « Les gens nous considèrent comme un bon chien de garde<sup>3</sup>. »

*Plus d'un million de briques cuites*

À son arrivée, le groupe de Gerboin et de ses compagnons comptait soixante chrétiens et catéchumènes de Bukumbi. À part les quatre confrères Pères Blancs de Gerboin, la plupart du groupe étaient des esclaves libérés de diverses nationalités : Ganda, Tusi, Sukuma et Nyamwezi. Deux d'entre eux avaient reçu une éducation et une formation de catéchiste à Malte. Avec leurs porteurs, les nouveaux arrivants représentaient un groupe impressionnant. Aussi le *Mwami* Ndega et ses hommes les voyaient-ils arriver avec une certaine appréhension et ils s'empressaient de cacher soigneusement leur ivoire et leurs femmes, avant de les accueillir.

Après leur avoir donné la permission de s'établir, Ndega leur offrit un terrain d'environ cinquante hectares. Les constructions furent commencées sans tarder. L'architecture ambitieuse de l'église impressionnait les Sumbwa qui la comparaient aux petites huttes commémoratives du culte des ancêtres et en conclurent que le *mizimu* des nouveaux-venus devait être, en effet, très puissant. Au cours des quinze ans qui suivirent, plus d'un million de briques furent cuites pour revêtir les murs des bâtiments en boue séchée.

Les bâtiments comprenaient l'église et la maison des pères, une maison pour les Sœurs Blanches, arrivées en octobre 1894, des dortoirs pour les esclaves rachetés, des écoles, un petit séminaire (en 1907), des ateliers et des magasins. Plus tard, des maisons furent construites pour les esclaves rachetés dans un village chrétien dont la population atteindrait les 2000. Le père Léonard, supérieur régional et grand voyageur, dirait plus tard qu'Ushiroombo était l'implantation missionnaire la plus développée matériellement de l'Afrique de l'Est.

*Alliance entre missionnaires et autorités coloniales ?*

Tous les chefs locaux présumaient qu'il y avait une étroite alliance entre les missionnaires et les autorités coloniales, même si leurs relations étaient fondées sur une tolérance réciproque plutôt que sur l'amitié. En réalité, les missionnaires tendaient à considérer les fonctionnaires gouvernementaux, qui se succédaient rapidement, comme des oiseaux de

3. Gerboin à la Maison Mère 15-5-91 C20-33.



Vicariat apostolique de l'Unyanjembe.  
Équipe missionnaire de Pères Blancs, avec le père Gerboin (à gauche).  
(Photothèque des Missionnaires d'Afrique, Rome.)



Unyanjembe, mission d'Ushirombo. Filles devant l'église.  
(Photothèque des Missionnaires d'Afrique, Rome.)

passage mal informés mais indûment jaloux de leur juridiction. En règle générale, les missions étaient situées assez loin des *bomas* allemands dont la proximité était rarement considérée comme bénéfique. Les fonctionnaires officiels, pour leur part, ne voulaient voir les missionnaires français exercer aucune influence politique et ils rappelèrent à plusieurs reprises aux missionnaires l'instruction de limiter leur action aux affaires religieuses.

En général, l'harmonie entre les missionnaires et les fonctionnaires coloniaux était proportionnelle à la distance qui les séparait. Techniquement, Ushirombo tombait sous la juridiction des fonctionnaires de Tabora, à trois cents kilomètres de là. Par conséquent, l'autorité civile était incapable d'y exercer un contrôle informé régulier. C'est ainsi que les pères à Ushirombo entretenaient avec les Wasubwa une relation sub-coloniale. Ils se servaient de leur prestige et de leur association avec le gouvernement allemand pour assumer une bonne part d'autorité en matière civile. Ils relevaient les taxes à destination de Tabora et nommaient un responsable dans le village de la mission avec autorité de juger des crimes mineurs ; ils informaient les fonctionnaires de passage des disputes de succession et de toutes sortes de cas de justice.

En somme, l'autorité coloniale était seulement une distante cour d'appel tandis que, pour les affaires ordinaires concernant les intérêts de la mission, Gerboin était en fait le représentant du gouvernement colonial allemand<sup>4</sup>. Lorsque Ndega laissa mourir un de ses enfants sans l'avoir fait baptiser, Gerboin lui adressa un reproche intentionnellement ambigu, en faisant vaguement allusion à un châtime spirituel, mais en des termes qui pouvaient être compris par Ndega comme une action punitive militaire. Par la suite, l'attitude de Gerboin fut désapprouvée par ses supérieurs, mais cela n'effaça pas l'impression initiale<sup>5</sup>. « Nous sommes les maîtres du pays, déclarait fièrement Desoignies, les rois n'osent rien faire sans nous consulter<sup>6</sup>. »

### *Le Mwami Ndega et les missionnaires*

Ce que les pères cherchaient surtout, c'était à neutraliser l'influence que Ndega pouvait avoir sur la réponse de son peuple à leur enseignement. « Ndega est toujours dans les meilleurs termes avec nous », écrit le père Capus dans un moment d'optimisme. « Ses intentions sont politiques, les nôtres sont chrétiennes<sup>7</sup>. » Mais Ndega n'avait besoin de la protection

4. Gerboin fut nommé vicaire apostolique et consacré évêque en 1897.

5. Capus à MM 9 février 1894 in CT 62 (1894), p. 244-5 et Livinhac à Gerboin, Alger 8 octobre 1895, TBA 465.465.

6. Desoignies à MM 15 avril 1894.

7. Capus à *MdA*, mai 1893.

missionnaire que temporairement et lorsque le danger Ngonono fut écarté, il la rejeta carrément pour lui-même et pour certaines sections de sa chefferie. Lors de la guerre d'Isike contre les Allemands en 1893, Ndega envoya des émissaires à Tabora pour lui apprendre l'issue du combat. Les missionnaires apprirent alors que, dans le cas d'une défaite allemande, Ndega avait l'intention de les tuer tous et de réduire leurs fidèles en esclavage. À cause de la polygamie de Ndega et des pratiques rituelles liées à son rôle de chef, les missionnaires n'avaient jamais espéré le voir se convertir, sinon en dernière instance sur son lit de mort. Contrairement à ses prédécesseurs à Kipalapala, Gerboin réussit à contrebalancer l'opposition du chef en se référant à l'autorité coloniale allemande. Grâce à cela, l'apostolat, qui avait été freiné et limité à Kipalapala, pouvait se faire ouvertement et les Sumbwa furent en mesure d'apprendre le message chrétien. En quelques mois, un grand nombre d'entre eux suivait le catéchisme et après trois ans et demi, environ 2000 personnes portaient une médaille de catéchumène à la place des amulettes traditionnelles. Le premier groupe était composé surtout de jeunes gens appartenant à l'*ikulu* du chef et parmi eux il y avait les quatre fils de Ndega. En étant de plus en plus nombreux, les nouveaux adhérents devenaient plus représentatifs de la population locale, y compris même plusieurs devins, mais peu de gens âgés.

### *Motifs mélangés*

Les motifs de cet intérêt populaire étaient sans doute mélangés. À moment donné, on prit l'habitude de donner à la mère qui faisait baptiser son enfant une étoffe colorée. Cela provoqua un grand nombre de baptêmes-*leso* ou "baptêmes-mouchoir", lorsque les bébés étaient présentés au baptême plusieurs fois de suite, jusqu'à ce que toutes les femmes de la famille aient obtenu une étoffe. Le père van der Burgt était convaincu que les gens ne supportaient la mission que par peur des Allemands : « dans leur cœur, les gens les plus importants nous détestent », écrit-il<sup>8</sup>. Il généralise et exagère sans doute, mais il est certain que l'hostilité inlassable des missionnaires aux coutumes divinatoires et magiques indisposait fortement la cour. Quand la femme d'un des sous-chefs mourut et que ses sœurs et deux esclaves furent accusées de sorcellerie et tuées, Capus protesta auprès de Ndega. L'affaire fut discutée en long et en large par une vaste assemblée d'une centaine d'hommes importants. À la fin, Ndega interdit la sorcellerie et la divination sous les applaudissements et, pour confirmer cette résolution, de nombreux sous-chefs brûlèrent les petites huttes des esprits dans leurs villages (les pères les détruisaient systématiquement quand ils

8. V. D. Burgt à MM, Ushiroambo 15 août 1895.



les rencontraient). Un jour, une famille consultait les entrailles d'un poulet pour découvrir qui était la cause de la mort d'une femme. Lombard (le premier à parler couramment le kisumbwa) se proposa pour découvrir le coupable. Il tint une consultation formelle et se fit décrire les symptômes de la maladie fatale. Lombard conclut que la mort avait été causée par un coup de soleil et déclara le soleil coupable. Les gens partirent « sinon convaincus, du moins troublés et ébranlés<sup>9</sup> ». Un arbre qui avait été depuis longtemps un lieu de sacrifices aux ancêtres fut abattu et une grande partie du tronc sculpté pour en faire des fonts baptismaux pour l'église. Les constructeurs des huttes des esprits réagirent de façon étonnamment tolérante. Ils considéraient que les ancêtres ne concernaient que leurs descendants et ne pouvaient donc être offensés par l'intervention d'une tierce instance.

### *Sans ménagement pour les pratiques traditionnelles*

L'autorité de l'évêque était exercée sans nuances et sans ménagement. La danse après le coucher du soleil fut interdite. En cas d'infraction, l'évêque envoyait simplement ses hommes pour casser les tambours. Tandis que les missionnaires traitaient les pratiques traditionnelles avec désinvolture et même avec arrogance, le chef et son peuple se sentaient privés de protection et vulnérables à cause de la destruction de leurs défenses traditionnelles contre la sorcellerie et la maladie. L'opposition aux pratiques traditionnelles mettait aussi en cause l'autorité du chef en limitant les cérémonies ouvertes et publiques de sa protection rituelle.

Une autre menace apparente au bien-être public était le refuge que la mission offrait aux sorciers. Ceux qui étaient accusés de sorcellerie étaient en général des pauvres et vieilles femmes esclaves, mais elles étaient considérées par le peuple comme des criminelles, capables de continuer leurs activités néfastes. Les voir se réfugier derrière la soutane de l'évêque était donc une cause d'inquiétude et d'insécurité.

### *Gerboin, chef suprême*

Ndega essaya en vain de calmer aussi bien les traditionalistes dans sa cour que l'évêque obstiné qui vivait à moins d'un kilomètre de là. Quand il mourut en 1896, deux partis opposés se formèrent autour de deux de ses fils. Son successeur immédiat, Robert Munesi, fut intronisé, mais

9. Ushirombo, Daire, 21 mai 1891, TBA.



Mgr Gerboin, devenu vicaire apostolique en 1897.  
(Photothèque des Missionnaires d'Afrique, Rome.)

beaucoup de rites traditionnels furent omis. Un an plus tard, il eut une crise de folie et fut remplacé par Constantin Mabubu. Mabubu était chrétien, au moins de nom, mais on disait qu'il se vantait souvent de brûler un jour la mission et d'asservir les pères.

En septembre 1899, Gerboin décida que certaines de ses insignes étaient des ornements *mashetani* ou diaboliques et un dimanche, durant la grand-messe, le lui reprocha publiquement. Dans une atmosphère de plus en plus tendue, Mabubu fit appel à la société des hyènes pour chasser les missionnaires. L'hyène était généralement considérée comme un sorcier déguisé, et le Msumbwa moyen, voyant sa maison dans la nuit entourée par une meute d'hyènes hululantes et glapissantes, en aurait été terrifié. Mais pas Gerboin, dont la réaction spontanée fut de monter avec plusieurs orphelins sur le toit plat de la mission et de tirer à cœur joie avec des fusils dans la nuit, tuant plusieurs membres de la société secrète.

Quelques mois plus tard, pendant que Mabubu était parti à Tabora, Munesi se réinstalla lui-même dans la demeure du chef. Pour arranger la dispute, un officier allemand vint de Tabora et, après avoir discuté l'affaire avec l'évêque, il tint une réunion publique. La majorité était favorable à Munesi qui reprit le pouvoir, tandis que Mabubu était exilé à Tabora. Munesi attribuait son succès à Gerboin. « J'ai gagné le pays en priant », disait-il<sup>10</sup>.

Les années qui suivirent furent l'apogée de la mission. Un grand nombre de Washirombo se firent chrétiens. Entre 1900 et 1904, environ douze cents furent instruits et baptisés. Du point de vue politique, cela avait pu se faire en sapant le pouvoir du chef. En fait, Gerboin était devenu un chef suprême ecclésiastique. Le contexte politique et la question de la motivation ambiguë pour le baptême ne semblent pas avoir troublé Gerboin. Il est évident qu'il était convaincu qu'avec le temps et la scolarisation, la prochaine génération serait faite de chrétiens plus convaincus. Mais le temps n'était pas de son côté.

### **Désintégration socio-économique**

---

L'arrivée des missionnaires fut suivie par la désintégration économique d'Ushirombo et des chefferies environnantes. Au début, la paix provoqua une résurgence du commerce. L'enthousiasme pour reprendre le commerce lointain était tel que des femmes et même des enfants de sept ou huit ans se joignaient aux caravanes vers la côte. Les concentrations de réfugiés à Igulwa furent dispersées. Les villages brûlés furent reconstruits et les terres abandonnées remises en culture. Mais les résultats commerciaux furent maigres.

Dans le passé, les Wasumbwa se ravitaillaient en ivoire dans le Bunyoro (Ouganda), mais l'administration britannique contrôlait désormais ce commerce et le dirigea sur Mombasa. Une caravane pouvait rentrer avec seulement trois défenses et d'autres se voyaient refuser la permission de chasser. En outre, les Belges s'étaient mis à envoyer de l'ivoire congolais vers la côte occidentale.

En 1891 apparut pour la première fois la peste bovine dans les grands troupeaux de bétail des Tusi. Un berger perdit une centaine de bêtes en quelques semaines. On ne voyait plus les femmes porter sur la tête les grandes cruches de lait qui constituaient une partie importante de leur alimentation et on inventa le proverbe *Triste comme une femme Mtusi*. Les troupeaux ne furent jamais reconstitués et, bien que certains animaux

10. Information orale de Melkior Muganda d'Ushirombo.

aient survécu jusqu'à l'épidémie de la maladie du sommeil après la Première Guerre mondiale, la plupart des Tusi émigrèrent. Les prairies redevinrent brousse et, dix ans plus tard, alors que le gibier réapparaissait, la brousse envahissante s'infestait de mouches tsé-tsé.

Dans la mémoire locale, l'arrivée de la tsé-tsé est liée à l'apparition du buffle venant des forêts à l'ouest. Un informateur se rappelle avoir été piqué pour la première fois dans « l'année de la comète ». Or la comète de Halley apparut en 1910. L'interdiction administrative aux collecteurs de miel de brûler les herbes a sans doute supprimé une des défenses contre la tsé-tsé. À court terme, l'effet de la peste bovine fut l'appauvrissement des Sumbwa par la destruction de leurs troupeaux. À long terme, cette peste fut la porte d'entrée écologique de la maladie du sommeil dans les années 1920.

Un an après la peste bovine il y eut un fléau de chiques (*pulex penetrans*) importées au Congo dans les cales d'un navire brésilien. Rapidement le parasite se répandit le long des routes commerciales de l'ouest à l'est, estropiant et paralysant de grandes masses de gens qui en ignoraient le traitement préventif et curatif. Et puis les pluies vinrent à manquer en 1892-1893. En novembre, certains ne mangeaient plus qu'une fois en trois jours et Ndega rationnait la nourriture de ses esclaves. Certains maîtres n'arrivaient plus à nourrir leurs esclaves et les vendaient à la mission. Ce fut le début de l'effondrement du système de travail qui reposait en grande partie sur le labeur servile. La saison des pluies suivante apporta beaucoup d'eau, mais aussi des vagues de sauterelles.

Les sources orales rapportent un nombre croissant de maladies diverses et le diaire de la mission mentionne des épidémies de variole, de diphtérie et d'une forme aigüe, parfois fatale, de laryngite. Ces années semblent avoir été un cataclysme ininterrompu dans des proportions apocalyptiques. Jadis, Ushirombo avait été un royaume pacifique, salubre et peuplé ; vers 1900, il ne faisait plus que végéter. Dans l'Usumbwa, les gens n'étaient pas attachés à un lopin de terre particulier. De vastes étendues de brousse dans tout l'ouest de la Tanzanie étaient vacantes et disponibles, n'attendant qu'une hache et une houe pour produire des récoltes. En outre, le déplacement vers d'autres chefferies pouvait se faire sans formalités spéciales. L'exode d'Ushirombo commença donc, certains s'en allant vers l'est pour cultiver la terre ailleurs, d'autres vers les villes pour s'y engager dans le commerce, d'autres encore vers la côte pour y travailler dans les plantations. Ces gens étaient réputés pour leur force physique et leur amour du travail manuel. Par tradition ils s'adaptaient facilement aux voyages lointains et désiraient gagner des salaires pour remplacer leurs ressources perdues. En 1912, disent les rapports, il y avait bien dans la région de Tabora 130 recruteurs qui distribuaient des avances en argent liquide et des couvertures en échange de salaires futurs. L'offre d'emploi était augmentée

grâce au nombre sans précédent de caravanes organisées par les fonctionnaires allemands et par les commerçants indiens qui opéraient entre Tabora et la côte. On disait que là-bas les gens vivaient confortablement, portaient des habits attractifs et disposaient de l'argent pour payer une dot de mariage.

Dans les années 1970, des vieux se souvenaient encore du temps où de grandes zones d'Ushirombo, maintenant abandonnées, étaient des champs couverts de riches récoltes. Dans le diaire de la mission, la dépopulation est fréquemment mentionnée et regrettée ; des chiffres fragmentaires donnent la même impression générale, bien que le tableau soit compliqué par la redistribution de la population sur les zones périphériques. Il y avait en effet une dispersion à partir des villages fortifiés vers ceux qui avaient été abandonnés et détruits dans les guerres avec Mbogwe et les Ngoni. Les maisons y furent reconstruites et les champs ensemencés à nouveau. La paix rendait aussi possible le retour à un modèle ancien d'habitat plus clairsemé qui correspondait bien à l'écologie de la Tanzanie centrale avec ses morceaux éparpillés de terre fertile et ses sources d'eau réparties au hasard. Igulwa, la capitale, fut réduite de 3 000 habitants à un village étendu, occupé seulement par le *Mwami*, sa famille et ses provisions. Les statistiques démographiques dans les registres de la mission, le livre du District et les listes fiscales sont incomplets et d'une précision inégale, certains n'étant que de simples évaluations approximatives, d'autres basées sur des recensements faits de maison en maison. Ces documents suggèrent néanmoins que la population de la chefferie d'Ushirombo tomba de 10 000 environ en 1891 à plus ou moins la moitié au début de la Première Guerre mondiale. Par la suite, la conscription de porteurs, la fuite devant l'armée qui invahissait la GEA à partir du Congo, et l'épidémie de la maladie du sommeil, continuèrent à réduire la population qui tomba jusqu'à 3 500 en 1930.

### **Un village chrétien hors du contrôle de la chefferie**

Avant de venir à Usumbwa, Gerboin avait passé plusieurs années en Afrique du Nord où il avait été témoin du rachat des esclaves venus à travers le Sahara et de l'établissement par Lavigerie de villages chrétiens pour les orphelins de la famine et des épidémies de 1868. À Kipalapala, Hauttecoeur et les missionnaires de Bukumbi avaient également essayé d'établir de petites colonies d'esclaves libérés, dans l'espoir que ceux-ci, une fois éduqués et formés, catéchiseraient les régions alentour. Faire des esclaves devint illégal en 1902 et leur vente fut soumise à des restrictions, mais l'institution même de l'esclavage ne fut abolie qu'en 1922. À Ushirombo, les pères s'étaient mis à racheter des esclaves pratiquement dès le début de la mission. Les rachetés ne furent pas seulement mis en

liberté, mais il fallait aussi leur procurer la nourriture, un abri abri et du travail ou une éducation.

### *Priorité aux anciens esclaves*

La croissance rapide des orphelinats et, après quelques années, le développement d'un village d'anciens esclaves, devait changer le caractère de la mission. La priorité donnée d'abord à l'évangélisation des autochtones Washiroambo passa ensuite à la concentration des ressources de la mission pour le rachat et l'éducation des anciens esclaves. La plupart furent des jeunes enfants et en plus des étrangers qui étaient par conséquent moins attirés par les traditions et coutumes sumbwa. Ils dépendaient aussi plus de la mission que du chef. Ils pouvaient être alphabétisés et catéchisés sans l'opposition de leurs parents. En grandissant ils se mariaient entre eux, souvent à un âge très jeune, douze ou treize ans pour les filles. Si un garçon exprimait le désir de marier une fille de l'orphelinat dirigé par les sœurs, on demandait d'emblée à la fille si elle l'acceptait ou non. Si oui, les bans étaient publiés et une maison construite pour le jeune couple. La maison était meublée et équipée d'ustensiles et d'outils. Les fiancés recevaient des habits nouveaux et dans les semaines suivantes ils étaient officiellement mariés et escortés à leur demeure avec les festivités appropriées. Petit à petit fut ainsi construit un pâté de maisons rondes au toit de chaume, traversé par des rues bordées de manguiers. Deux ans après la fondation de la mission, il n'y avait encore que cinquante esclaves rachetés et moins d'une douzaine de couples mariés, dont certains étaient venus de Bukumbi. Mais leur nombre tripla durant les deux années suivantes et ne cessa de s'accroître jusqu'à la mort de Gerboin. Ces communautés ne répondaient pas tout à fait à l'idéal qu'on s'en était fait. La mentalité des anciens esclaves était marquée par un manque de racines et de normes sociales qui sont normalement transmises par les liens parentaux et familiaux. Aussi les mariages s'avéraient-ils instables. L'usage de la bière qui n'était plus contrôlé par les vieux, comme dans les villages traditionnels, devint excessif. Aux alentours, on se plaignait de plus en plus des vols imputés aux anciens esclaves.

### *Antipathie entre anciens esclaves et gens du pays*

Quant aux autochtones, ils avaient vu dans les années récentes leur prospérité décliner en faveur de leurs anciens esclaves qui jouissaient maintenant d'une position privilégiée, qui recevaient gratuitement des habits et des maisons, qui étaient bien placés pour trouver un travail salarié créé

par les vastes programmes de la briquetterie et de la construction de la mission. Les gens du village nouveau étaient aussi payés à un taux plus élevé pour le même travail que les Wasumbwa et en plus ils ne payaient pas la taxe au chef. Il en résulta une considérable antipathie entre les villageois et les Sumbwa. Les premiers semblent avoir compensé l'infériorité de leur condition d'anciens esclaves par un comportement agressif à l'égard des Wasumbwa qu'ils appelaient *washenzi* (non civilisés). Les jours de fête, les chrétiens Sumbwa de Namabuye – la plus importante succursale – venaient à la mission pour la grand-messe. Arrivés à une certaine distance de l'église, ils s'arrêtaient en attendant l'arrivée de leur catéchiste Matulino. Puis ils formaient une procession et marchaient à travers le village derrière Matulino habillé de sa soutane. Ils n'auraient pas osé traverser le village tout seuls. Il est remarquable que les diaires et les centaines de lettres envoyées d'Ushirombo à l'époque de Gerboin, fassent à peine mention de ces tensions entre les villages et le peuple local, si ce n'est une référence à un incident décrit comme « une petite bagarre ». Mais les jalousies et les antipathies ne sont que trop vivantes dans les mémoires. Ainsi, aux yeux des Sumbwa, le christianisme était associé avec des anciens esclaves qui avaient été auparavant un élément marginal et sans pouvoir de la société, mais qui étalaient maintenant leur relative prospérité aux yeux de leurs anciens maîtres. Les anciens esclaves n'étaient pas très bien acceptés comme catéchistes dans les chefferies environnantes et dans certains cas ils furent attaqués et chassés. Matulino de Namabuye était une exception, mais il était en fait un Msumbwa. En définitive, la mission qui avait été fondée dans l'espoir d'établir un royaume chrétien comme centre de l'évangélisation de l'Usumbwa, devint un îlot sans grande influence sur les alentours d'Ushirombo.

---

**Conclusion : l'autorité détournée**

---

À la mort de Gerboin en 1912, il y avait à Ushirombo un ensemble impressionnant de bâtiments, un nombre décroissant de quelques centaines de chrétiens vivant tout près, et peu ou pas d'influence sur les royaumes voisins. Ushirombo était devenu une société en déclin, dont la vitalité s'épuisait avec le départ des jeunes. En leur absence, les vieux se renfermaient dans une attitude de défense en s'identifiant fortement à l'âge d'or du passé. Le déclin de la population et de la prospérité matérielle suscita un traditionalisme obstiné et un conservatisme hostile à toute innovation religieuse. L'autorité du chef n'avait pas été en mesure de faciliter l'évangélisation. Elle était au contraire sapée par le déclin économique et démographique et éclipsée par un village missionnaire qui rivalisait d'abord avec la capitale et, plus tard, la dépassa en nombre et en richesse.

Le rêve de créer, sinon un royaume chrétien, du moins une alliance avec le *Mwami*, reprit vie brièvement quand Mpipi, le dernier des fils de Ndega, devint chef en 1914. Mpipi avait été un des premiers catéchumènes et même un catéchiste. Brillant, intelligent et catéchumène enthousiaste, il avait été baptisé après une préparation plus courte que d'ordinaire dans les premières années de la mission. Il n'était pas le favori des électeurs du roi, jusqu'à ce que tous ses frères meurent. En 1914 il fut rappelé de la côte où il était allé vendre du tabac. À sa propre demande, il fut intronisé solennellement dans une cérémonie à l'église présidée par le successeur de Gerboin, l'évêque Léonard. Mais après quelques semaines Mpipi découvrit que la domination paternaliste de l'Église était plus forte qu'il ne se l'était imaginé. Une nuit, le supérieur de la mission apprit que Mpipi passait la nuit chez une jeune femme au village de la mission. Dans une altercation en pleine nuit, Mpipi fut découvert se cachant sous le toit de la maison de la jeune femme. Il fut éjecté et sommé de rentrer, profondément humilié, à sa propre maison. À une autre occasion Mpipi fut flagellé par un officier britannique sur les marches de l'église au milieu des acclamations d'une foule de villageois. Il n'est pas étonnant que, voyant son autorité sapée, il usa de ce qui lui restait d'influence pour détourner son peuple de la pratique de la vie chrétienne. La mission à Ushirombo avait commencé avec l'idéal de fonder un royaume chrétien étroitement allié à l'autorité locale. Trente ans plus tard, un royaume appauvri, dirigé par un chef affaibli et hostile, se trouvait à côté d'un village chrétien en déclin. Une génération devait passer avant que ne vienne un renouveau avec des méthodes et des relations nouvelles.

**Francis Nolan**

francispnolan@yahoo.com